

Bulletin Eucharistique



LA VISION DE JACOB, A BETHEL

JACOB, étant donc sorti de Bersabé, allait à Haran ; et étant venu en un certain lieu, comme il voulait s'y reposer après le coucher du soleil, il prit une des pierres qui étaient là, la mit sous sa tête, et s'endormit.

Alors, il vit en songe une échelle, dont le pied était appuyé sur la terre et dont le haut touchait au ciel ; et les anges de Dieu montaient et descendaient le long de l'échelle.

Il vit aussi appuyé sur le haut de l'échelle le Seigneur qui lui dit : *Je suis le Seigneur, Dieu d'Abraham votre père et Dieu d'Isaac. Je vous donnerai, ainsi qu'à votre race, la terre où vous dormez. Votre postérité sera comme la poussière de la terre ; et toutes les nations seront bénies en vous et dans Celui qui sortira de vous...*

Jacob, s'étant éveillé après son sommeil, dit ces paroles :
Le Seigneur est vraiment en ce lieu, et je ne le savais pas.

Et, tout effrayé, il ajouta : *Que ce lieu est terrible ! C'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel.*

Gen. XXVIII, 10-17.

SŒUR CATHERINE LABOURÉ

ET LA MÉDAILLE MIRACULEUSE, EN 1830

Sœur Catherine, née Zoé Labouré, vint au monde au mois de mai 1806, à Fain-les-Moutiers, dans la Côte d'Or.

Ses parents, sincères chrétiens, vivaient honorablement, cultivant leur bien et possédant l'aisance que donnent aux gens de la campagne l'activité du travail et la simplicité de la vie.

Après avoir vaincu de nombreuses difficultés, elle réussit à entrer, comme postulante, chez les sœurs de St Vincent de Paul, au commencement de l'année 1830. Le 21 avril 1830, elle touchait au port tant désiré du séminaire.

L'humble fille, pendant le temps de son noviciat, jouit souvent à découvert de la vue de Celui dont la présence se cache à nos sens dans le sacrement de l'Eucharistie. Elle eut quelques apparitions et entendit plusieurs fois des voix qui lui parlèrent au nom de saint Vincent de Paul.

Sœur Catherine, dans sa naïve simplicité, souhaitait ardemment voir la très sainte Vierge. Elle eût enfin ce bonheur, le 18 juillet 1830, veille de la fête de saint Vincent de Paul, dans la chapelle de la Communauté, à Paris.

PREMIÈRE APPARITION DE LA SAINTE VIERGE

Vers onze heures et demie du soir, elle s'entend appeler par son nom de sœur Labouré. Elle entr'ouvre son rideau, et qu'aperçoit-elle ? Un jeune enfant, d'une beauté ravis-

sante ; il peut avoir de quatre à cinq ans ; il est habillé de blanc ; et, de sa chevelure blonde, aussi bien que de toute sa personne, s'échappent des rayons lumineux : " Venez, dit-il d'une voix mélodieuse, venez à la chapelle, la sainte Vierge vous attend." L'enfant la conduisit jusqu'à la balustrade de communion ; elle s'y agenouilla. Vers minuit, l'enfant la prévient en disant : " Voici la sainte Vierge..."

Au même instant, elle entend un bruit léger et bientôt une Dame, d'une grande beauté, vient s'asseoir dans le sanctuaire.

" Mon enfant, dit la Vierge, les temps sont mauvais ; des malheurs vont fondre sur la France ; le trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé par des malheurs de toute sorte..." Puis, la Dame disparut.

DEUXIÈME APPARITION DE LA SAINTE VIERGE

Le 27 novembre 1830, vers 5 heures du soir, pendant son oraison, la sainte Vierge se montra à la jeune sœur, comme dans un tableau ovale ; elle était debout sur le globe du



monde, dont il ne paraissait que la moitié ; vêtue d'une robe blanche, d'un manteau bleu argenté, ayant comme des diamants en ses deux mains, d'où tombaient des faisceaux de rayons lumineux sur la terre, mais avec plus d'abondance sur un point. Une voix disait : " Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient pour les hommes, et le point vers lequel ils tombent plus

abondamment, c'est la France ;" et elle lisait autour du tableau : " O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui

avons recours à vous !” Le tableau s'étant retourné, elle vit au revers, la lettre M surmontée d'une Croix, ayant une barre à sa base, et au-dessous du monogramme de Marie les cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines, le second percé d'un glaive. Puis elle crut entendre ces paroles : “ Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle : les personnes qui la porteront indulgenciée et feront avec piété cette prière jouiront d'une protection spéciale de la Mère de Dieu.”



Et à cet instant la vision cessa.

La jeune fille obéit à l'ordre de la Vierge, et les événements ne tardèrent pas à montrer l'origine divine de cette médaille. Des guérisons, des traits admirables de protection en toutes sortes de dangers, des grâces spirituelles pour les âmes, des conversions instantanées parmi lesquelles nous citerons plus tard celle de M. Alphonse Ratisbonne.

Un décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 10 juillet 1894, sanctionné le 23 de ce mois par le Souverain Pontife, a institué une fête spéciale, sous le titre de *Manifestation de l'Immaculée Vierge de la Médaille miraculeuse*.

PRIÈRE

Très sainte Vierge, je crois et confesse votre sainte et *immaculée Conception* pure et sans tache. O très pure Vierge par votre pureté virginale, votre conception immaculée, votre glorieuse qualité de mère de Dieu, obtenez-moi de votre cher Fils l'humilité, la charité, la douceur, la patience, l'obéissance, une grande pureté de cœur, de corps et d'esprit, la persévérance dans le bien, une bonne vie et une sainte mort. Ainsi soit-il.

LE PETIT TROUSSEAU DE JESUS

La Chemise

Marie. **C**HÈRE enfant, fais-moi la surprise
De m'offrir, au jour de Noël,
La pauvre petite Chemise
De mon divin Emmanuel.

L'Enfant. **Q**UI, pour Jésus, mon petit frère,
Je veux travailler de mon mieux,
En faisant très bien ma prière,
Matin et soir, d'un cœur pieux.

Les Langes

Marie. **C**HÈRE enfant, que ta main pieuse
Prépare de beaux Langes fins
Pour Jésus ; et moi, tout heureuse,
J'en couvrirai ses membres saints.

L'Enfant. **A**H ! je comprends, ma tendre Mère,
Ce que désire votre cœur ;
Ces Langes fins je veux les faire
D'obéissance et de douceur.

Les Fichus

Marie. **C**HÈRE fille, avec prévoyance
Fais pour mon divin fils Jésus,
Qui va naître dans l'indigence,
Quelques jolis petits Fichus.

L'Enfant. **L'**ŒUVRE je me mets heureuse,
Et mon travail spirituel
Sera d'être très studieuse
Tendre Mère, d'ici Noël.

La Brassière

Marie. **A**IDE-MOI, mon enfant très chère,
A faire pour le bon Sauveur,
La petite et chaude Brassière,
Que je demande à ton grand cœur.

L'Enfant. **A**CCEPTEZ-MOI pour ouvrière,
Divine Mère, avec bonté ;
Je veux faire cette Brassière]
De pratiques d'humilité.

Le Bonnet

Marie. **V**UEX-TU, chérie, à ma détresse
Apporter secours, en secret ?
Pour mon Jésus, avec tendresse,
Fais un charmant petit Bonnet.

L'Enfant. **M**ÈRE, ma main n'est guère habile,
Mais mon amour y suppléera
Envers tous je serai docile,
Ainsi mon bonnet se fera.

Le Lit

Marie. **V**OIS, mon indigence est extrême !
Pour l'alléger, ma fille, il faut
Préparer à Jésus qui t'aime
Un Lit comme le tien, bien chaud.

L'Enfant. **C**E petit Lit, je le devine,
Aimable Mère, c'est mon cœur :
Acceptez-le, je le destine
Depuis longtemps au doux Sauveur !

—•••—

J'ai donné mon petit cœur
A Jésus, mon doux Sauveur.



LE SOMMEIL DE JESUS

LES cieux suspendaient leur douce harmonie
Et les chérubins s'arrêtaient émus,
Tandis que la Vierge auguste et bénie
Berçait, en chantant, son petit Jésus.
Les cieux suspendaient leur douce harmonie !

QR, j'ai pu savoir ce qu'elle chantait,
 Quand, sur le berceau sublime penchée,
 Dans l'âme du fils la mère jetait
 En des flots d'amour son âme épanchée.
 Un ange m'apprit ce qu'elle chantait :

TU dors, ô mon fils, trésor de mon âme,
 N'ayant qu'une crèche, hélas ! pour berceau.
 Souverain des cieus, tu dors, et je pâme
 De te voir si grand, de te voir si beau.
 Tu dors, ô mon fils, trésor de mon âme !

LE sommeil a clos tes yeux clairs et doux,
 Et son aile d'or presse ta paupière.
 Leur éclat rendrait les astres jaloux,
 La nuit s'enfuirait devant leur lumière.
 N'ouvre pas encor tes yeux clairs et doux !

TOUT fermés qu'ils sont, tes yeux me ravissent,
 Et d'un vif reflet éclairent mon front.
 Que sera ce feu dont ils me remplissent,
 Comme deux soleils quand ils s'ouvriront,
 Si, même fermés, tes yeux me ravissent ?

LES mondes brillants, le firmament bleu,
 Les mille fleurs d'or des plaines célestes,
 Rien de tout cela n'égale, ô mon Dieu,
 L'éclat de tes yeux fermés et modestes.
 Nul astre aussi beau ne luit au ciel bleu !

FIS de son front pur, roses de sa joue,
 Vos charmes unis captivent mon cœur.
 O mon bien-aimé, mon fils, je l'avoue,
 Rien qu'en te voyant, je meurs de bonheur.
 O lis de son front, roses de sa joue !

MON cœur est comblé, mes sens sont vaincus,
 Je cède, c'est fait, je n'en puis plus d'aise :
 Permets que j'incline, ô mon doux Jésus,
 Mon front vers ton front, et que je te baise !
 Mon cœur est comblé, mes sens sont vaincus !

ET prenant l'Enfant, la Vierge le serre
 Amoureusement sur son chaste sein.
 Quel pieux transport ! Quel baiser de mère
 Sur ce front charmant, sur ce front divin !
 Et contre son sein la Vierge le serre !

LE petit Jésus s'éveille joyeux ;
 Le petit Jésus, ouvrant sa paupière,
 Regarde sa mère avec ses beaux yeux ;
 Et l'humble maison s'emplit de lumière.
 Le petit Jésus s'éveille joyeux...

ET tu ne sens pas une vive flamme,
 Un fleuve d'amour pénétrer en toi,
 En voyant ainsi s'unir, ô mon âme,
 Dans un saint transport ta Reine et ton Roi !
 Tu ne brûles pas d'une vive flamme !

JESUS et Marie, ô double beauté,
 Si mon faible cœur s'est fait trop attendre,
 Libre désormais, d'amour transporté,
 Comme l'aigle au ciel, vers vous il veut tendre.
 Jésus et Marie, ô double beauté !

QUI, c'est à vous seuls que mon cœur veut plaire :
 A la Mère, afin d'être aimé du Fils ;
 Au Fils, afin d'être aimé de la Mère ;
 A la fleur, au fruit ; à la rose, au lis.
 Mille fois heureux, si je sais vous plaire !



Hostie de Noël

SAINTE Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, célébrait avec une grande piété la sainte messe, pendant une nuit de Noël. Après la consécration de l'Hostie, il fut ravi en extase, et ce ravissement dura si longtemps que le diacre dut jusqu'à deux fois le tirer par sa chasuble pour le ramener à lui. Enfin, réveillé de ce sommeil céleste : " Je veux bien,

dit-il, continuer le Sacrifice ; mais qu'allons-nous faire de ce petit enfant si aimable et si beau ? Comment le laisser seul et nu par un si grand froid ?" Ceux qui l'entouraient comprirent à ces paroles quelle faveur admirable Notre-Seigneur lui avait accordée, en lui apparaissant sous les traits d'un enfant dans l'hostie consacrée.

LE B. Ange Bonsiani, franciscain, dont un historien dit qu'en lui la beauté du corps s'alliait à la plus parfaite innocence de vie, vit sa pureté admirable récompensée de la même manière. Assistant à la sainte Messe durant la nuit de Noël, il aperçut dans la sainte Hostie, au moment de l'élévation, un petit enfant d'une grande beauté ; il ne put retenir les élans de sa joie, et se mit à chanter à plusieurs reprises : *Verbum caro factum est*. Et les transports d'amour, qui débordaient de son cœur, remplirent de dévotion ses frères d'abord fort étonnés.

Les annalistes franciscains rapportent qu'une grâce semblable fut accordée au B. Jean Petrochius, aussi de l'Orde de saint François, pendant qu'il célébrait la Messe de minuit. Il vit sur l'autel le petit Enfant de Bethléem, rayonnant d'une splendeur divine.

PLUS grand encore fut le bonheur du V. Jean Duns Scot, une année qu'il célébrait à Paris la Nativité du Sauveur. Pendant l'auguste Sacrifice, profondément ému de l'amour qui a porté le Fils de Dieu à se faire notre frère, il répétait dans son cœur les paroles du Cantique : " Qui vous donnera à moi pour frère,

suspendu au sein de ma mère, afin que je vous trouve dehors et que je vous donne un baiser ?” La Vierge Mère se rendit aux désirs de son pieux serviteur ; elle lui apparut, lui remit son Jésus entre les bras et lui permit de baiser et de caresser ce divin Enfant. On sait que Duns Scot est appelé non seulement le *docteur subtil*, mais encore le docteur de Marie, *doctor Marianus* ; l’Université d’Oxford lui décerna ce titre, après qu’il eut soutenu sa remarquable thèse en faveur de l’Immaculée Conception de la Mère de Dieu.

IL est rapporté dans la vie de saint Gaëtan de Thienne que, peu de temps après son ordination sacerdotale, Notre-Seigneur le récompensa de l’ardente dévotion qu’il mettait à offrir tous les jours le saint Sacrifice de la Messe. Voici comment il raconte cette faveur dans une de ses lettres : “ Sur le minuit, la veille de Noël, j’entrais dans l’église de Sainte-Marie Majeure, pour y adorer mon Sauveur naissant. J’approchai, avec trop de confiance, je l’avoue, de la véritable crèche où Jésus-Christ n’avait pas dédaigné de reposer à pareille heure. Saint Jérôme m’y introduisit, et, rassurant ma timidité, il obtint par sa prière que la jeune Vierge nouvellement mère et encore tout étonnée de cette auguste qualité, déposant entre mes mains son adorable Enfant, me donnât à toucher la chair dont le Verbe éternel s’est revêtu. O dureté de mon cœur ! Il faut bien qu’il soit plus dur que le diamant, puisqu’il ne s’est point fondu en larmes de tendresse et de joie.” C’est en souvenir de ce miracle

qu'on voit dans la basilique de Sainte-Marie Majeure, au pied de l'autel du Saint Sacrement, une statue qui représente le Saint, portant en ses bras l'Enfant Jésus.

Recette contre une grande maladie

LE monde est ravagé depuis bientôt 6.000 ans par une grande maladie, qu'on appelle la lâcheté. Elle est d'autant plus dangereuse, qu'on en est souvent atteint sans s'en apercevoir, et qu'elle nous détourne avant toute chose du devoir le plus important de tous, notre devoir envers Dieu.

La cause de cette épidémie, c'est le péché originel.

Lorsque vous en sentez les atteintes, c'est-à-dire, lorsque, reculant devant la difficulté, vous vous dites à vous-même : *Je ne peux pas, c'est trop difficile! — Je n'ai pas le temps! — Plus tard, soit; mais pas maintenant! — Ce n'est pas la peine de commencer, je ne pourrai pas continuer! — C'est plus fort que moi!* etc., posez-vous deux questions, la main sur la conscience :

1° Que ferais-je, si j'étais sûr qu'après avoir accompli ce devoir, qui me semble *impossible*, je recevrais immédiatement cent dollars pour ma récompense ?

2° Que ferais-je si j'étais sûr qu'immédiatement après avoir cédé à cette tentation, à laquelle il me paraît *impossible* de résister, on m'administrerait sans miséricorde vingt coups de fouet ?

Il y a bien peu de cas, où ce simple remède ne serait pas suffisant pour guérir immédiatement la maladie de la lâcheté.



Saint Jean, l'Évangéliste

Ce qui l'a sanctifié, c'est le bon usage qu'il a fait de son *cœur*, en l'unissant intimement à celui de Jésus.

Saint Jean a donné à Jésus-Christ : son *intelligence* par la contemplation, son *cœur* par l'amour, son *corps* par la virginité.

Jésus-Christ a donné à saint Jean ses SECRETS intimes, son CŒUR divin, sa tendre MÈRE,

DIEU DE PAIX

ANDANTE LARGO.
SOLO.

R. P. RIGONNET.

Dieu de paix et d'a-mour.... Lu - m è - re de lu - miè - re,

Ver - be dont les splen - deurs... é - blou - is - sent les cieux....

express.
Je t'a - do - re ca - ché sous l'om - bre du mys-

rit.
tè - re, Qui te voile à mes yeux. Qui te voile à mes yeux.

CHŒUR

Ah! qui me donne - ra..... des pa-ro-les ar - den - tes, Des pa-

cresc.
ro - les du ciel, u-ne lan - gue de feu,.....

p Une an-gé-li-que voix..... et des lè - vres brû - lan - tes *pp*

Pour te bé-nir, mon Dieu! Pour te bé-nir, mon Dieu!

Ton sang de Rédempteur a coulé dans mes veines,
 Tes anges et tes saints ont envié mon sort,
 Et tu m'unis à toi par d'amoureuses chaînes
 Plus fortes que la mort.

Ah ! depuis que mon âme à ton âme est unie
 Je ne suis plus qu'amour, espérance et désirs ;
 Ton cœur est tout mon cœur et ta vie est ma vie,
 Tes soupirs mes soupirs !

Maintenant, ô Seigneur ! les choses de la terre
 Sont vaines à mes yeux, comme un ombre qui fuit ;
 C'est un vaste désert que tristement éclaire
 Le flambeau de la nuit.

Que ne puis-je habiter toujours en ta présence,
 Comme le Séraphin qui te contemple au ciel !
 Comme la lampe d'or qui, la nuit, se balance
 Devant ton saint autel !

Enlève-moi, mon Dieu, de la terre où l'on pleure,
 Montre-moi ta beauté, cache-moi dans ton sein ;
 Les siècles, pour t'aimer, les siècles sont une heure,
 Mais une heure sans fin !

Les mains vides

UNE jeune fille allait mourir. C'était une triste victime des plaisirs du monde !

Elle avait contracté la maladie qui l'emportait, dans une soirée brillante et pleine de succès pour sa vanité. Elle s'éteignait peu à peu. Elle s'en allait doucement, comme on dit, d'une maladie de poitrine.

Tout le monde le savait. La pauvre mère elle-même avait appris l'affreuse vérité.

Seule, la jeune fille ne croyait pas mourir. Elle se faisait illusion et se berçait de la pensée d'un avenir qu'elle ne devait pas voir.

Un jour, cependant, elle vit descendre sur elle, comme les ombres de la mort.

En ce moment, la lumière se fit. Elle comprit que tout espoir était perdu, qu'il fallait mourir.

A cette pensée, élevant ses mains avec effroi, elle les regarde, les laisse retomber ; et, les considérant en silence, elle s'écrie avec terreur :

“ Voyez donc, mes mains sont vides ! ”

La pauvre mère crut à un moment de délire et essayait de calmer sa fille, mais la malade répétait toujours : “ Mes mains sont vides ! ”

Un prêtre était là ; il comprit les inquiétudes et les frayeurs de la malade. Prenant un crucifix, il le lui mit dans les mains, en disant : “ Maintenant, elles ne sont plus vides. ”

A cette vue l'espérance renaît dans le cœur de la jeune fille.

Ses mains ne sont plus vides ! Elle pourra présenter à Dieu pour le rachat de sa vie inutile, coupable peut-être, les mérites infinis de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les mérites surabondants de sa très sainte Mère.

Alors elle approche la croix de ses lèvres. Elle l'embrasse et la presse sur son cœur.

Le prêtre lui donna une dernière absolution, et quelque temps après, elle mourait calme, résignée, regardant la croix qu'elle n'avait pas voulu quitter !

FOLIE DES PÉCHEURS

Ils s'imaginent qu'en s'abandonnant au désordre, ils auront de la satisfaction ; le démon, du moins, le leur a fait espérer. Mais, hélas ! au lieu de la satisfaction, c'est la honte, c'est le remords qu'ils trouvent. Qui a jamais fait le mal et a été heureux ? N'est-ce pas plutôt un enfer anticipé ?... Il leur en coûterait moins pour faire le bien et se sauver.—Et pourquoi tous ces péchés, tous ces crimes ?... Pour un corps qui demain sera la pâture des vers ; pour un corps qui n'est qu'une enveloppe grossière, un vêtement qui s'use ; pour un corps qui n'est qu'un serviteur, et dont ils ont fait un tyran. Sacrifier ainsi une âme, qui est immortelle, à un corps qui ne diffère en rien de celui des animaux, n'est-ce pas la plus insigne folie ?

Pour s'étourdir dans le mal, ils s'imaginent qu'ils auront toujours le temps de se convertir et de revenir à Dieu. Oh ! les aveugles !... Ils oublient qu'à tout

instant la mort peut les surprendre ; ils oublient qu'alors il leur faudra rendre compte de tous les péchés qu'ils ont commis et de ceux qu'ils ont fait commettre ; ils oublient que, pour un péché d'un moment, ils s'exposent à endurer des tourments qui ne finiront jamais. Cette conduite ne tient-elle pas du délire ?

Bonne éternité

Après une vie sainte, et une mort paisible, une éternité heureuse ! Alors, plus de fatigues, plus de combats, plus de peines !... Alors, toujours la joie, toujours le bonheur, toujours Dieu avec ses saints, avec nos parents et avec nos amis.

Mauvaise éternité

Mais si, après une vie coupable, c'est pour nous l'éternité dans l'enfer, quel effroyable malheur ! Là toujours les pleurs qui coulent, toujours le feu qui brûle, toujours le ver qui ronge, toujours les démons qui tourmentent, toujours les réprouvés qui maudissent... Jamais un instant de repos, jamais une parole d'ami, jamais une lueur d'espérance.

O toujours ! O jamais

Nous comptons cent mille ans, cent millions d'années, autant de milliards d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, d'étoiles au firmament, et nous ne commençons pas encore à épuiser cette éternité sans fin. *Voilà à quel malheur nous n'avons pas craint de nous exposer ! Allons-nous encore nous y exposer ?*

LA VISITE AU SAINT SACREMENT

“ Oh ! si j'avais pu vivre au temps où vivait Jésus, disent quelquefois les âmes pieuses, comme je me serais attachée à lui... Comme je l'aurais suivi partout ! Il était si bon : il guérissait les malades, il consolait ceux qui souffraient, il donnait du pain aux pauvres, il rendait leur mère aux enfants qui les pleuraient, il avait pour tous une bonne parole... Oh ! que j'aurais été heureux ! ”

Ce que vous auriez fait alors, vous pouvez le faire à cette heure. Jésus est près de vous comme autrefois, avec son même cœur, sa même puissance... Seulement vous ne le voyez pas ; les pauvres aveugles non plus ne le voyaient pas, mais ils savaient qu'il était là ! Oh ! que m'importe qu'un voile le dérobe à ma vue, si je suis sûr qu'il y est... “ Il se cache, dit le saint curé “ d'Ars, comme une personne qui serait dans une “ prison et nous dirait : Vous ne me voyez pas, mais “ ça ne fait rien ; demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorderai.”

Quand Jésus-Christ parcourait la Judée, pensez-vous qu'il était bien facile de l'aborder ? Pensez-vous qu'il était donné à tous de pouvoir l'entretenir en particulier ? Oh ! non, tous ne le pouvaient pas. Comme la foule l'environnait, on ne pouvait souvent le voir que de loin, et un tout petit nombre d'âmes privilégiées avaient le bonheur de lui parler en particulier.

Que nous sommes plus heureux nous autres, en possédant la sainte Eucharistie !... Là, peut dire chacun de nous, Jésus m'attend ; je puis aller à lui toutes les fois que je le veux ; je puis lui dire tout ce que je veux !

L'âme a besoin d'être fortifiée avant l'épreuve, car du Thabor elle doit souvent passer sur le Calvaire.

Noces d'argent d'une religieuse

PETITE fleur du sanctuaire,
 Tu grandis, pendant vingt-cinq ans,
 A l'ombre de ton monastère,
 Sans craindre les cruels autans !

DIEU te prodigua ses largesses,
 Et ses bienfaits et son amour ;
 Pour reconnaître ses tendresses,
 Tu lui donnas tout sans retour !

DE souffrir pour Lui, radieuse,
 Tu baisas *la croix*, ton trésor ;
 Sur le Calvaire, ah ! tout heureuse,
 Près de l'Époux, demeure encor !

ELLES sont pures les délices
 Qu'on goûte, en épuisant le fiel ;
 Car, au fond d'un amer calice,
 Il sait toujours mettre du miel !

CAR, déjà tu vois la couronne
 Briller au céleste séjour ;
 Tu vois la gloire que Dieu donne
 A l'épouse, dans son amour !

UN jour viendra la délivrance ;
 Mais ne vas pas partir encor !
 Laisse-moi la douce espérance
 De voir luire tes Noces d'or,
 Et t'avoir vingt-cinq ans encor !



L'ABANDON A LA SAINTE VIERGE

O ma Souveraine, sainte Marie, je me jette dans le sein de votre miséricorde ; je mets dès aujourd'hui, pour chaque jour et pour l'heure de ma sortie de ce monde, mon corps et mon âme sous votre bête sauvegarde et sous votre spéciale protection.

Je vous confie toutes mes espérances et mes consolations, toutes mes angoisses et mes misères, ma vie et la fin de ma vie ; afin que, par votre très sainte intercession et par vos mérites, toutes mes œuvres soient dirigées et faites selon votre volonté et celle de votre Fils. Ainsi soit-il,

L'Ave Maria

“ *Je vous salue, MARIE !* ” s’écrie le petit enfant, dès qu’il commence à bégayer quelques paroles.

“ *Je vous salue, MARIE !* ” dit le jeune homme, qui lutte contre l’ardeur des passions et les attraits du monde.

“ *Je vous salue, MARIE !* ” répète la jeune fille, en offrant à l’Immaculée la fleur de son innocence.

“ *Je vous salue, MARIE !* ” murmure le vieillard, dont le front s’incline vers la tombe, mais dont la pensée s’élève jusqu’aux cieux.

Ave Maria ! Ave Maria !... C’est le cri de toutes les misères et de toutes les souffrances ; c’est le charme de la foi, le parfum de l’espérance, le baume de l’amour.

C’est, de toutes les prières que nous puissions adresser à MARIE, la plus ancienne, la plus belle, la plus agréable à son cœur. “ Toutes les fois que, sur la terre, une âme récite pieusement l’*Ave Maria*, disait la Mère de Dieu à une sainte, elle renouvelle dans mon cœur les joies du mystère de l’Incarnation.”

N’est-ce pas également la prière qui répond le mieux à notre piété filiale ?

C’est de l’*Ave Maria*, passant sans cesse de notre cœur sur nos lèvres, et de nos lèvres au ciel, que le P. Lacordaire disait : “ L’amour n’a qu’un mot, qu’il dit sans cesse et ne répète jamais.”

Le grand Suarez s’écriait à la fin de sa vie : “ Que

je donnerais volontiers toute ma science pour un seul *Ave Maria* !”

Un seul *Ave Maria* ! Saint Alphonse de Liguori affirme qu'il vaut plus que le monde entier.

Et le Bienheureux Grignon de Montfort déclare que “ Si le salut du monde a commencé par l'*Ave Maria*, le salut de chacun en particulier est attaché à la récitation de cette prière.”

MISSION PROVIDENTIELLE

DU B. LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT, DANS L'ÉGLISE.

“ *Dieu veut que sa sainte Mère soit à présent plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais elle n'a été : ce qui arrivera sans doute, si les prédestinées entrent avec la grâce et la lumière du Saint-Esprit dans la pratique intérieure et parfaite que je leur découvrirai.*”

Ces paroles prophétiques sont du Bienheureux de Montfort, l'apôtre, le docteur, le prophète du “ Grand règne de Jésus et de Marie,” dans le monde.

Toute la vie de ce grand serviteur de Marie a été une manifestation de la sainte folie de la croix.

Il ne voyait que par la foi, ne cherchait que le mépris et les humiliations et n'avait qu'un désir : faire RÉGNER JÉSUS PAR MARIE. Voilà donc sa *mission*, laquelle, commencée de son vivant dans la Vendée, éclate aujourd'hui, pour embrasser l'univers entier.

Cette mission, il l'accomplit par ses écrits, qui ont été examinés par Rome, et déclarés exempts de toute erreur, pouvant faire obstacle à sa canonisation,

Dans ses écrits, d'une part, il annonce, il prédit un développement beaucoup plus grand du culte de Marie, comme préparation au *règne* de Jésus-Christ dans le monde ; d'autre part, il enseigne un mode plus parfait de dévotion à Marie, comme moyen de réaliser le développement de ce culte.

Du reste, le Bienheureux a établi aussi, partout où il prêchait, la pratique du Rosaire, avec un zèle que nul n'avait égalé depuis saint Dominique ; car s'il a été l'homme de la *Croix*, il a été spécialement L'HOMME DE MARIE.

Il est facile de voir, par tout cela, combien sa glorification coïncide heureusement avec les Actes, par lesquels Léon XIII nous presse de recourir à cette auguste Mère, et de mettre en elle une confiance sans bornes.

Les écrits dont nous voulons parler, sont surtout le TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE, et LE SECRET DE MARIE, qui en est un excellent abrégé.

La divine Marie a été inconnue jusqu'ici, et c'est une des raisons pour lesquelles Jésus-Christ n'est point connu comme il devrait l'être. Si donc, comme il est certain, le *règne de Jésus* arrive dans le monde, ce ne sera qu'une suite nécessaire du *règne de la Sainte Vierge*.

Il faut donc que Marie soit plus connue, qu'elle soit à présent plus aimée, plus honorée que jamais.

“ *Quand viendra cet heureux temps, où la divine Marie sera établie maîtresse et souveraine dans les cœurs ? Quand est-ce que les âmes respireront autant Marie que les corps respirent l'air ? Pour lors, des choses merveil-*

leuses arriveront dans ces bas lieux, où le Saint-Esprit, trouvant sa fidèle Epouse comme reproduite dans les âmes, y surviendra abondamment. Quand viendra ce siècle de Marie où les âmes, se perdant dans l'abîme de son intérieur, deviendront des copies vivantes de Marie pour aimer et glorifier Jésus-Christ? Ce temps ne viendra que quand on connaîtra et pratiquera la dévotion que j'enseigne."

Le Père Faber, après avoir étudié et médité l'incomparable TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION, qui est le chef-d'œuvre des ouvrages sur la très sainte Vierge, dit : "J'ai été scrupuleusement fidèle pour traduire le TRAITÉ. En même temps, je me permettrai d'avertir le lecteur que, par une seule lecture, il sera bien loin de le posséder, de s'en rendre maître. Si j'ose ainsi parler, on trouve dans ce livre le sentiment de je ne sais quoi d'inspiré et de surnaturel, qui va toujours en augmentant, à mesure qu'on avance dans son étude."

"L'expérience vous en apprendra infiniment plus que je ne vous en dis ; et vous trouverez, si vous êtes fidèle au peu que j'enseigne, tant de richesses et de grâces en cette pratique, que vous en serez surpris et tout rempli d'allégresse."

Voilà les paroles du Bienheureux ; écoutez maintenant celui qui a ressenti les consolants effets de cette expérience, le Père Faber : "Que quelqu'un essaie seulement pour lui-même cette pratique si excellente à Marie ; et la surprise que lui feront les grâces qu'elle porte avec elle, et les transformations qu'elle produira dans son âme, le convaincront bientôt de son efficacité

d'ailleurs presque incroyable, comme moyen pour obtenir le salut des âmes, et la venue du royaume de Jésus-Christ ! Oh ! si Marie était plus connue, plus aimée, combien moins de froideur il y aurait pour Jésus ! Oh ! si Marie était plus connue, plus aimée, combien plus admirable serait notre foi, et combien différentes seraient nos communions ! Oh ! si Marie était plus connue, plus aimée, combien plus heureux, combien plus saints, combien moins mondains nous serions, et combien mieux nous deviendrions les images vivantes de Notre-Seigneur et Sauveur, son très cher et divin Fils !”

Nous ne saurions trop recommander le petit volume

“Jésus régnañt par Marie” 25 cts.

F. H. LAVALLEE, P. TRE

Sherbrooke, P. Q.

NOUS SOMMES LES TEMPLES DE DIEU

Il est un temple, où Dieu écrit d'une manière plus merveilleuse sa bonté : c'est le temple intérieur de nos âmes. “ *Ne savez-vous pas, nous dit saint Paul, que vous êtes le temple du Dieu vivant ?* ” Prenons soin de purifier et d'orner chaque jour davantage ce temple spirituel ; Dieu y fera sentir ses bontés, de plus en plus : ses bénédictions y seront plus abondantes, ses lumières plus vives, ses communications plus douces et plus durables ; puis, viendra le jour où nous serons choisis comme une de ces pierres précieuses et vivantes, dont le Seigneur se sert lui-même pour édifier le temple éternel de la Jérusalem céleste.

Cardinal PIE,

Les Servantes de Dieu

EN CANADA.

HOPITAL GÉNÉRAL DE MONTRÉAL, (1694).

L'HOPITAL général de Montréal, berceau de tout l'Institut des Sœurs grises, doit sa première fondation à un vertueux citoyen de Ville-Marie, nommé François Charon de la Barre, qui voulut consacrer à cette entreprise ses biens et sa personne.

Deux autres pieux laïques, MM. Jean Fredin et Pierre Le Ber, le secondèrent puissamment et donnèrent avec lui commencement à son œuvre de charité, de zèle et de désintéressement. M. Le Ber était le frère de la sainte *recluse*, qui vécut pendant vingt ans, sans communication avec le monde, auprès du Saint Sacrement. Il resta fidèle à sa vocation jusqu'à sa mort, arrivée en octobre 1707.

Les trois amis avaient donc conçu le projet de former une communauté de *Frères hospitaliers*, destinés à soigner des hommes pauvres et infirmes. Dès 1688, ils obtinrent du Séminaire de St-Sulpice de Montréal un terrain convenable à la Pointe à Callière, et firent bientôt à leurs frais plusieurs autres acquisitions devant servir à la fondation d'un *hôpital*.

Le but de l'établissement, comme l'indiquent les lettres patentes du Roi, au mois d'avril 1694, était de "retirer les pauvres enfants, orphelins, estropiés, vieillards, infirmes et autres nécessiteux mâles, pour y être logés, nourris et secourus dans leurs besoins, les occuper dans les ouvrages qui leur seront convenables,

faire apprendre des métiers aux dits enfants, et leur donner la meilleur éducation que faire se pourra.”

Plus tard, ce même établissement se chargea du soin de fournir aux paroisses de campagne des maîtres d'école, qui enseignaient les garçons, comme les Sœurs de la Congrégation enseignaient depuis longtemps les jeunes filles.

En octobre 1694, Mgr de St Valier, deuxième évêque de Québec, approuva cette communauté d'hommes, sous le nom de *Frères hospitaliers de Saint Joseph de la Croix* ; mais la suite ne répondit pas au zèle des fondateurs, qui ne purent former aux vertus de ce nouvel état les sujets qu'ils avaient réunis. L'érection d'un nouvel Institut dans l'Eglise n'étant pas chose triviale et ordinaire, Dieu ne donne pas son Esprit indifféremment à toutes sortes de personnes pour en établir.

Ce fut donc en vain que M. Charon frappa à toutes les portes pour se procurer des coopérateurs dévoués. Les uns manquaient de probité, les autres de piété ; de sorte que, en 1747, plus de cinquante ans après la fondation de l'Hôpital général, l'établissement était criblé de dettes et ne contenait que deux frères avec quatre vieillards.

Ce fut à ce moment suprême que la divine Providence suscita une *femme forte*, pour administrer l'héritage des pauvres, qui se dilapidait indignement en d'autres mains ; cette femme fut Marie-Marguerite de la Jemmerais, V^{ve} d'Youville, dont nous commencerons à publier la vie dans le prochain Bulletin.

LE PETIT GRAND DE PRAGUE

LE P. Cyrille, étant un jour en oraison devant son cher Enfant Jésus, entendit distinctement ces paroles : *Ayez pitié de moi et j'aurai pitié de vous ; rendez-moi mes mains et je vous rendrai la paix. Plus vous m'honorerez, plus je vous bénirai.*



Aussitôt le pieux moine prend la statuette, l'examine, enlève le manteau du petit Roi et constate qu'en effet les impies lui ont brisé les mains, ce dont le Père ne s'était pas aperçu tout d'abord. Il court chez le prieur et le supplie de faire réparer la sainte image. " Mon frère, répond celui-ci, " nous sommes trop " pauvres pour faire " cette dépense, qui " me paraît superflue." Le P. Cyrille fut désolé, mais ne perdit pas confiance. Il pria,

et, trois jours après ce refus de son supérieur, il fut appelé près d'un vieillard mourant qui lui offrit cent florins pour l'Enfant Jésus. Joie et déception se suivirent de près : le P. Prieur, au lieu d'ordonner la réparation de la statuette, en acheta une autre qu'il croyait plus pelle et plus riche que l'ancienne. Le jour même où elle fut placée, un lourd candélabre se détacha soudainement et la réduisit en mille

morceaux ; enfin, le Père Prieur tomba gravement malade et ne put achever son triennat.

Après l'installation du nouveau Prieur en 1637, le Père Cyrille revint à la charge, et lui promit les bénédictions du Ciel, si la statue était remise en honneur. Le Supérieur lui répondit qu'il ne pouvait disposer d'un sou, tant la pauvreté était grande dans le couvent. L'humble religieux se soumit et pria la sainte Vierge de lui venir en aide.

Sa prière terminée, il est demandé à l'église ; une dame de l'aspect le plus vénérable lui remet une abondante aumône et disparaît aussitôt : pas de doute, Marie a entendu sa prière.

Il va trouver son Supérieur, et lui rend compte de ce qui vient de se passer. Le prieur ne voulut donner qu'un demi-florin pour la réparation de la statue ; il fut impossible de rien faire à ce prix, et tout resta en suspens.

La maison fut éprouvée par de nouvelles calamités. Tout le bétail fut enlevé de l'étable ainsi que deux chevaux, qui servaient au transport des matériaux d'une bâtisse ; la peste désola la ville et plusieurs religieux en furent atteints ; le Prieur lui-même fut bientôt à toute extrémité. On se ressouvint alors de l'Enfant JÉSUS. Le Prieur promit de faire célébrer dix messes devant la sainte Image et de mettre tout en œuvre pour en propager la dévotion. Aussitôt un grand mieux se fit, et en peu de jours il fut guéri. Il accomplit son vœu, et tous les Pères mirent leur confiance dans le saint Enfant JÉSUS.

Les aumônes revinrent abondantes au couvent. Cependant la statue n'était pas encore réparée ; le P. Cyrille s'en plaignait amèrement à son adorable Maître, lorsqu'il entendit ces paroles : *“ Placez-moi à l'entrée de la sacristie, et vous trouverez quelqu'un qui aura pitié de moi. ”*

Le P. Cyrille obéit, et en fut promptement récompensé.

Un étranger, qui se présenta à la sacristie, remarqua l'Enfant JÉSUS dont les mains étaient brisées. Il pria les Pères

de lui confier ce trésor pour le faire réparer à ses frais. On y consentit. Cet étranger se nommait Daniel Wolf. Il était sous le coup d'un grave procès ; accusé d'avoir mal rempli ses fonctions de commissaire de guerre, il avait perdu sa place et allait être ruiné ; mais à peine se fut-il chargé de la réparation de la statue, que son procès fut abandonné ; il rentra dans les faveurs du Souverain, et sa fortune se rétablit.

La confiance en l'Enfant JÉSUS augmentait avec les marques de sa protection. Un jour de fête, le sacristain voulut l'exposer à la dévotion publique ; il procéda si brusquement qu'il laissa tomber la statue et la brisa. Le Père Cyrille recueillit les morceaux, et Wolf se chargea de cette nouvelle réparation, qui réussit parfaitement. Etant tombé gravement malade, il s'adressa au divin Enfant et fit vœu de faire construire un oratoire ou chapelle pour l'y exposer. Sa prière fut exaucée. Il guérit contre toute prévision et accomplit sa promesse.

VŒUX DE BONNE ANNÉE

D'UN ENFANT A SES PARENTS

JE voudrais vous offrir une odorante fleur
 Pour embaumer ce jour, cette aurore brillante ;
 Mais la neige est partout ! . . Aussi, mon âme aimante
 Au parterre du ciel va chercher le bonheur !

LE bonheur, votre enfant auprès du saint Berceau
 L'a demandé pour vous ! Ma fervente prière
 Jésus dut l'accueillir ! Aussi, combien j'espère
 Voir briller au *chez nous* ce céleste flambeau !

ET j'ai dit : " Garde-moi les cœurs que je chéris,
 Qui déversent sur moi des trésors de tendresse ;
 Oh ! pour les rendre heureux, donne-moi la sagesse ;
 Daigne enfin ouvrir pour eux tes trésors infinis ! "

LE PRIX DU TEMPS

En voyant combien rapidement ont fui les jours de l'année, on se recueille, et on comprend combien est courte et éphémère la vie de l'homme ici-bas.

Songez que le temps ne nous est accordé que pour servir Dieu, que la vie n'est qu'une préparation à la mort, et que pour bien mourir, il faut bien vivre. Gardons-nous d'ajourner l'œuvre de notre sanctification ; profitons des instants que le Seigneur nous accorde, commençons aujourd'hui, sans trop compter sur demain.

A ces résolutions, ajoutons l'expression d'un double sentiment :

Demandons à Dieu pardon des fautes commises dans le cours de l'année qui fuit, et remercions le Seigneur des grâces nombreuses qu'il a plu à sa bonté de nous accorder.

Commençons la nouvelle année que Dieu nous donne, dans des sentiments d'humilité et de reconnaissance ; puis formons mutuellement les uns pour les autres cet unique souhait : "*Dieu en vos âmes.*" Il suffit.

SONNET

DE L'ABBÉ DE RANCÉ

CE peu de temps, qui fuit d'un cours imperceptible,
Et qui ne m'est donné qu'afin de me sauver,
Tôt ou tard par ma mort doit enfin s'achever ;
Car de mes jours comptés le terme est infallible.

D'ÊTRE surpris coupable en ce moment terrible,
Et de laisser à Dieu de quoi me réprouver,
Dans quel affreux malheur serait-ce me trouver !
Et toutefois, hélas ! ce malheur est possible !

CE malheur est possible ! Et je chante et je ris !
Et des objets mortels mon cœur se sent épris !
Dans quel sommeil mon âme est-elle ensevelie ?

QUE fais-je ? Qu'ai-je fait du temps que j'ai passé ?
Ah ! mon amusement me convainc de folie :
Vivre, sans vivre en saint, c'est vivre en insensé !

LA LEGENDE DU JOUR DE L'AN

Tous les ans, à minuit précis, le 31 décembre, il se passe quelque chose d'imposant aux portes du ciel. Avant que la première heure de la nouvelle année soit écoulée, l'Ange de la mort remonte de la terre, tenant entre ses bras l'Année qui vient de finir. En son chemin, il rencontre l'Ange de la vie, portant sur son sein l'Année qui vient de naître. Tous deux s'embrassent et s'envoient de douces paroles :

“ Année défunte, que le sommeil de l'éternité te soit léger ! ”

— “ Année vivante, sois heureuse, couronnée de fleurs et de fruits. ”

Cette scène céleste a lieu avec la rapidité de l'éclair. Dès que la minute est passée, la grande aiguille du Temps, celle qui ne s'arrête jamais, se remet à marquer le cours des siècles.

CONCOURS DE DÉCEMBRE

I. ENIGME.

Il y a un grand temple, appuyé sur une colonne, entourée de douze villes ; chacune d'elles a trente arcs-boutants ; autour de ces arcs-boutants se promènent l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire.

II. LOGOGRIPE.

Très connu sur six pieds, en langue arithmétique,
Je deviens avec cinq un objet fantastique ;
Bienheureux le soldat qui rentre en ses foyers,
S'il illustre mes trois premiers !

III. CHARADE.

Dans la musique on trouve mon *premier*.
Cherchez mon *tout* au milieu du *dernier*.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE NOVEMBRE

I. *Toussaint*.—Mlle Adèle Paquet, Pensionnat de Ste Anne, Lachine.

II. *Jeanne d'Arc*.—Mlle Adélina Gagnon, 153 rue Montcalm, Montréal.

III. *Abraham*.—Mlle L. Savard, Couvent de Charlesbourg, P. Q.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Avec le N° de décembre finit la *troisième* année du *Bulletin Eucharistique*; c'est donc pour nos bienveillants abonnés le temps de renouveler leur abonnement pour 1899.

L'abonnement au BULLETIN est de 25 cents par an. Qui refuserait de prendre un moyen si facile d'avoir cette charmante petite revue dans sa maison, et ne chercherait à l'introduire là où elle ne se trouve pas encore ?

Une messe est dite, pour les abonnés, les zélates et les zélatrices, chaque premier vendredi du mois, devant le Saint Sacrement exposé, par le Directeur de l'Adoration nocturne; c'est donc un avantage spirituel de 12 messes par année.

Une nouvelle loi postale vient de nous priver du privilège d'envoyer *sans frais* le *Bulletin*, en dehors de Montréal; par là nos dépenses se trouvent augmentées; néanmoins nous laisserons l'abonnement à 25 cents par an.

Nous prions nos abonnés de nous envoyer leur abonnement, au plus tôt, durant ce mois de *décembre*; car, nous n'adresserons pas *d'avance* le prochain N° de janvier à quiconque n'aura pas payé d'ici au 25 décembre.

Ceux qui sont embarrassés pour envoyer 25 cents en métal sont invités à trouver autour d'eux trois autres abonnés, ils pourront ainsi envoyer *une piastre* en papier.

Ceux qui veulent que nous leur envoyons *un reçu* sont priés de joindre une estampille de 3 cents;—de même pour les changements d'adresse.

Nous acceptons les timbres américains, encore mieux les chèques.

Avec le prochain N° de janvier, nous commencerons une nouvelle série d'*illustrations* plus grandes et plus belles que les précédentes.—Nous commencerons aussi une vie de *N. S. Jésus-Christ*, illustrée de 125 gravures.

Afin d'éviter confusion et retards, envoyez toujours vos lettres et vos comptes à l'adresse suivante, seule véritable :

Boîte du Bulletin Eucharistique,
B. P. 2261, Montréal.

